

POUR QUE VIVE LE DIABLE

Dieu a créé l'homme ; l'homme, image de Dieu, peut donc créer d'autres hommes, pourvu qu'il sache le mot que Dieu prononça en lui donnant la vie. Mais l'ouvrage de l'homme reste toujours au-dessous de celui de Dieu, autant que l'argile de notre terre est inférieure à celle du paradis.

ACHIM VON ARNIM
Isabelle d'Egypte

CHAPITRE PREMIER

Un grand danger, un abominable danger menace tous les hommes. Je suis le seul actuellement à le connaître, et je veux retracer en détail les affreuses origines de cette menace immense. Il faut que l'on m'écoute. Il faut surtout ne pas hausser les épaules, mais prendre conscience de ce courant silencieux et glacé qui s'infiltré parmi nous. Au reste, quand vous saurez par quelles affres d'agonie j'ai dû passer pour connaître le nocturne complot, il vous faudra bien agir et lutter de toutes vos faibles forces pendant qu'il en est encore temps. Sinon...

Mon nom est Seguirol. Christian Seguirol.

En ce novembre froid de 1954, je terminais certaines formalités paperassières dont l'Université a le secret, pour retirer un diplôme de licence. Je ne sais quel démon m'avait poussé à étudier en long et en large la philosophie anglaise et le romantisme dans l'œuvre d'Elisabeth Barrett-Browning... Je me rendais compte un peu tard que je ne tirerais pas grand-chose de concret de mes connaissances, à part un vague emploi de répétiteur dans un lointain collège.

Comme je prenais possession de mon parchemin, un couple qui discutait au guichet voisin attira mon attention. La jeune fille se présentait de face. Elle était aussi brune que je suis blond, et lorsqu'elle riait, ses yeux noirs ne se révélaient plus que par un mince éclair sous les cils recourbés. Elle possédait des dents éclatantes dans une bouche un peu grande aux lèvres peintes d'un rose foncé. Ses cheveux noirs, coupés court, encadraient son visage étroit d'une multitude de mèches folles que sa main aux ongles vernis ramenait sans cesse en arrière. Sa poitrine bien faite n'avait d'égale que la courbe de ses hanches sous la robe rouge qui lui allait à merveille. Détail que j'ai toujours conservé dans ma mémoire, l'imperméable qu'elle portait sur le bras glissait de guingois jusqu'à terre et traînait sur le parquet.

Je restai immobile, à l'admirer. Elle s'en aperçut et me fixa quelques secondes d'un long regard appuyé qui la fit encore plus séduisante. L'homme vit ce regard et se retourna légèrement. Un individu bizarre. Des yeux en amande, des cheveux très noirs aussi et très longs. Et surtout cette moustache fine et sombre se rattachant à la barbe frisée qui couvrait le menton. Il était à peu près aussi grand que moi – près d'un mètre quatre-vingts – et vêtu d'un extravagant pardessus de cuir qui lui battait les mollets.

Il se détourna très vite, comme si ma présence l'avait écoeuré, et entraîna sa compagne. Elle le suivit passivement. Je les accompagnai du regard et les vis s'approcher du tableau de contreplaqué où les annonces les plus diverses étaient fixées avec des punaises. L'homme prit dans sa poche un petit rectangle de papier blanc, retira du tableau une punaise non utilisée et fixa le tout dans un coin. Sur ce, ils sortirent tous deux.

Je me dirigeai par simple curiosité vers le tableau. Sur le papier, je lus l'annonce suivante, tapée à la machine :

Cherchez bon traducteur pour ouvrages d'archéologie, en langue anglaise. S'adresser à Stéphane Minski, 72, rue du Bac.

Le destin nous réunissait, cet homme singulier et moi, juste au moment où nous pouvions avoir besoin l'un de l'autre... Bien sûr, l'archéologie n'était pas mon fort. Tout de même, avec une licence d'anglais, un livre d'histoire ancienne et un bon dictionnaire... Je résolus de ne pas rater l'occasion et sortis à mon tour.

Mais le couple s'était déjà perdu dans la foule des étudiants qui encombraient les couloirs. Je me hâtai vers la sortie la plus proche sans les rattraper. Ils n'étaient pas non plus dehors sur le trottoir. Par où avaient-ils bien pu passer ? Je fis claquer mes doigts dans un geste de dépit, et mon diplôme roulé dans ma main, je me dirigeai vers la station d'autobus.

Une demi-heure plus tard, je montais l'escalier qui menait à l'appartement de Minski. « Au quatrième droite », avait précisé la concierge.

Je sonnai. Après un moment assez long, la porte s'ouvrit : c'était la brune que j'avais vue à la faculté. Rien d'étonnant : sa femme, sans doute. Elle eut un sourire étonné et me fit entrer.

— Qui dois-je annoncer ? demanda-t-elle d'une voix extraordinairement chaude et basse.

Je balbutiai mon nom qu'elle dut me faire répéter.

— Je viens à propos de l'annonce... Je suis traducteur..., ajoutai-je en brandissant mon diplôme tout neuf.

— Déjà ! dit-elle en riant cette fois franchement. Vous étiez là-bas, si je ne m'abuse... J'ai l'impression que vous êtes bien le premier sur les rangs !

Elle me laissa dans l'antichambre que j'examinai avec admiration. Là étaient réunies des pièces de collection : vitrines de bijoux égyptiens, poteries crétoises, et des objets dont je n'aurais pu déterminer la provenance ni la signification, mais toujours visiblement très anciens. Tout en détaillant chaque chose, je me répétais sans cesse : « Qui dois-je annoncer ? Qui dois-je annoncer... ? » Ce n'était pas sa femme. Sa secrétaire, sans doute.

Mais elle reparut et me fit signe de la suivre. Je fus introduit dans un cabinet-bibliothèque où l'homme brun aux pommettes saillantes achevait de passer une veste d'intérieur. Il ne parut nullement enchanté, mais me traita avec la plus grande courtoisie : je fus bientôt vastré dans un bon fauteuil avec, auprès de moi, un verre de cognac sur une petite table. Ensuite, seulement, nous discutâmes.

La licence d'anglais fit bonne impression. À quelques questions obliques de Minski, qui tendaient à sonder mes connaissances en archéologie, je répondis avec une certaine timidité des généralités sur la troisième dynastie qui semblèrent le satisfaire à moitié. Je fus entrepris ensuite sur les formes de la magie chez les Hittites, mais là, je croulai misérablement.

— Je pense que nous pourrions nous convenir..., conclut-il, cependant, d'une voix sifflante à l'accent bizarre.

Ce n'était pas l'accent russe, malgré la consonance de son nom. Quelque chose comme turc ou persan...

Nous prîmes rendez-vous pour le lendemain. Il fut entendu que j'occuperais l'une des pièces du vaste appartement, afin de pouvoir fournir à mesure tout ce qui serait traduit. J'avais pu me rendre compte au cours de la conversation que Minski était d'une considérable érudition sur tous les problèmes concernant l'histoire des religions. Il semblait particulièrement centré sur l'origine de la Kabbale, qu'il faisait remonter à des groupes sémites présumés. De tout cela, je compris juste assez pour être mal à l'aise.

Myrrha, la secrétaire, me reconduisit enfin, pourvu d'un emploi intéressant et rémunérateur. Elle me fit, sur le pas de la porte, un sourire que j'emportai avec moi comme un cadeau. En descendant l'escalier, la tête me tournait : un ascenseur eût bien fait mon affaire.

Il fut bientôt évident que Myrrha, dont la culture n'était pas très étendue, éprouvait quelques difficultés dans son travail de classement et de mise au net des recherches obscures que poursuivait Minski. Il devint également clair qu'il lui faisait une cour assidue, quoique discrète, et qu'il l'avait engagée avant tout parce qu'elle lui plaisait. Enfin, et cela me combla, je sus très vite qu'elle ne répondait pas à son empressement. Je le sus plus complètement une nuit où nous prîmes rendez-vous pour écouter ensemble de la musique roumaine dans un petit bar de la rive gauche. Cette nuit-là, nous ne rentrâmes ni l'un ni l'autre.

Le lendemain matin, nous arrivâmes tous deux avec quelque retard, mais Minski ne fit aucune allusion à quoi que ce fût. À nos excuses, il répondit aimablement que nous avions coutume de ne pas ménager nos efforts, et que nous pouvions par conséquent prendre quelques heures de liberté quand nous en avions envie.

L'existence se poursuivit ainsi, et je me rapprochais chaque jour plus tendrement de Myrrha. La jeune fille répondait à mon amour, de sorte que, sans que le travail en souffrît vraiment, nous nous retrouvions fréquemment dans l'une des pièces qui servaient de bureaux. Là s'échangeaient entre nous les mille sottises qu'un couple peut inventer, et c'étaient des baisers dont nous ne parvenions pas à nous

arracher. Lorsque à la fin de la journée nous nous apercevions que quelques études restaient en souffrance, nous donnions tous deux une heure de supplément.

Parfois, Minski nous invitait au dîner qu'il prenait d'habitude seul dans la grande salle à manger. Il se montrait alors plus loquace, et c'était pour moi un émerveillement que d'entendre, relatés avec une saisissante vérité, les mystères de la magie à travers les civilisations.

Souvent, Myrrha venait me retrouver dans ma chambre. Cela, Minski ne pouvait pas ne pas s'en apercevoir. Mais les amours de ses collaborateurs ne semblaient pas l'émouvoir outre mesure.

C'est quelques semaines après notre premier rendez-vous que je me mariaï avec elle.

Minski sembla voir avec sympathie cette union et nous fit un cadeau royal. Myrrha, qui le connaissait depuis près de deux ans, m'assura qu'il était impossible de déceler ce qu'il ressentait, mais que selon toute probabilité il en concevait un cuisant dépit.

Après que Myrrha Kerenko fut devenue Myrrha Seguroï, nous poursuivîmes notre travail chez Minski. Mais bientôt je trouvai un poste d'interprète dans une organisation d'économie internationale. Ce poste, pour un labeur moins absorbant, me rapportait un salaire incomparablement plus élevé que le précédent. Avec beaucoup de précautions oratoires, je pris donc congé de Minski en lui promettant de lui envoyer sous quarante-huit heures un ancien camarade de l'Université, très compétent, et qui se trouvait toujours sans emploi régulier.

Myrrha l'abandonnait également.

— Je suis très ennuyé de vous laisser ainsi, lui dis-je. Mais comprenez ma position : je tiens à ce que ma femme reste chez elle pour tenir en ordre son logis... maintenant que mon salaire suffit pour nous deux...

Il protesta d'un ton désinvolte :

— Laissez donc... Ce n'est rien : les secrétaires ne manquent pas. J'espère surtout que vous n'oublierez pas de m'envoyer votre ami au plus tôt.

Je protestai à mon tour et, pour bien me montrer qu'il ne me tenait nulle rancune de cet abandon, il m'invita à passer le week-end suivant dans la propriété qu'il possédait sur les pentes du Morvan.

Ce fut un enchantement. Nous étions habitués à la petite villa de banlieue agréablement décorée que j'avais héritée de mes parents. Mais la grande maison sombre et majestueuse de Minski, construite au milieu d'un parc immense, avait de quoi faire rêver par les richesses qu'elle contenait.

C'est au cours de ce week-end que tout commença...

Après le dîner du dimanche, tandis que je savourais une vieille liqueur parfumée, Minski me demanda d'autoriser Myrrha à le suivre dans son bureau pendant quelques minutes pour éclaircir un certain point de son ancien travail.

Je restai seul dans l'immense salon-bibliothèque, qui avait vu sans doute, en d'autres temps, les fastes de seigneuriales réceptions. Il gardait de ces époques majestueuses une certaine atmosphère de grandeur que les milliers de livres alignés, et les statues étranges placées dans les vitrines, ne faisaient qu'accuser encore.

Mon admiration et mon recueillement m'empêchèrent de sentir le temps passer... et lorsque le maître de maison revint, accompagné de Myrrha, je fus étonné de m'apercevoir qu'il s'était écoulé près d'une demi-heure.